

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 3 juin 1903, Matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (23, 28, 26, 24).

LA SITUATION

A LA VEILLE DES ELECTIONS.

Les Candidatures.

Tous les regards, dans les différents Etats de l'Union, sont en ce moment, fixés sur Columbus, où vient de se réunir la Convention Républicaine d'Etat, et l'on sait que l'Ohio, l'Etat des présidents, joue toujours un grand rôle dans les élections nationales.

Il y a unanimité parmi les membres de la convention sur le choix de la candidature à la prochaine présidence.

Tous les chefs du parti, dans l'Etat, se sont entendus sur le choix du Président actuel, Théodore Roosevelt, et le nom de ce dernier sortira triomphant de l'urne.

Un pareil verdict de la part d'un Etat comme celui de l'Ohio, exercera inévitablement une action puissante sur l'esprit public et peut faire pencher la balance électorale du côté républicain.

C'est pas tout. Le terme de M. Marcus Hanna, sénateur de l'Ohio, expire cette année, et la Convention a pour mission de lui donner un successeur.

Sur ce sujet encore, il y a parfaite unanimité. Marcus Hanna succédera à Marcus Hanna, qui a pour lui, non seulement la masse du corps électoral, mais aussi tous les chefs du parti tels que Foraker, Herrier et autres.

Hanna restera donc dans le Sénat où il exercera une influence plus puissante que jamais. Or, il vient tout récemment, sur une prière du Président, qui écrivait pour lui à un ordre, de se déclarer en faveur de M. Roosevelt.

Cet ordre de M. Hanna assure la candidature du Président actuel et redouble ses chances de réélection à la présidence.

Telle est la situation actuelle, très favorable au parti républicain au moins en ce qui concerne le monde officiel. Reste à savoir si le corps électoral partagera cet avis et cédera, sans résistance, à la pression du monde officiel.

Le parti démocrate est fort; il se sent en majorité dans le pays; il a pour lui le droit et le nombre et, s'il était uni, la victoire lui resterait infailliblement. Par malheur, il est divisé en deux factions bien distinctes et à peu près irréconciliables—d'un côté W. Bryan, qui est, plutôt un populiste, un radical, qu'un démocrate, et dont les idées cadrent mal avec celles du parti conservateur dirigé par M. Cleveland. Entre ces deux hommes l'entente est à peu près impossible. Quoi qu'il en soit, Grover Cleveland est tellement populaire et, sa politique est, à la fois, si patriotique et si sensée, qu'il n'y aurait pas à douter de sa victoire devant le corps électoral s'il ne se dressait pas contre lui un préju-

gés qui peut lui être fatal, s'il pose sa candidature—le troisième terme.

Ce n'est qu'un préjugé, comme nous venons de le dire; mais il est puissant et il s'appuie sur des précédents on ne peut plus respectables.

C'est la seule objection que l'on puisse opposer à la candidature de M. Cleveland; mais elle mérite considération de la part de la masse.

Or, en dehors de l'ancien président qui par ses mérites propres pourrait braver toutes les oppositions, nous voyons pas de candidat qui puisse lutter sérieusement contre le candidat républicain.

Que va-t-il advenir? Dieu seul le sait, mais les chefs de la démocratie ont besoin de toute leur sagacité, de toute leur énergie pour détourner les dangers qui menacent leur parti.

EN ALLEMAGNE.

Il a été agréable de suivre dans les journaux allemands la tournée de Mme Sarah Bernhardt en Allemagne. Les comptes rendus commencent ordinairement par le prix des places.

A Stuttgart, il avait monté de 4 à 30 marks, c'est-à-dire à tout près de deux fois. C'est évidemment un fructueux succès pour l'art national. Les jugements sont vraiment, pour des jugements d'étrangers, remarquables.

Dans "Phédre", un correspondant de la "Gazette de Francfort" note que Mme Sarah Bernhardt a réalisé le singulier problème de conserver au rôle l'ampleur d'un mythe, tout en le jonant dans le sentiment le plus moderne, en contemporaine névropathe (nous parlons poliment). Et toute la beauté de son jeu vient de l'accord imprévu de ces deux caractères.

Dans son interprétation de "la Dame aux Camélias", on a loué surtout la simplicité et le naturel. La scène d'adieu du III et la mort de Marguerite Gautier sont les passages qui ont le mieux porté. Ce sont également ceux qui sont applaudis davantage à Paris. D'ailleurs, l'enthousiasme a pris un aspect "tempéteux de clair enthousiasme et d'admiration acclamatoire". M. de Max jouait Hippolyte. On l'a fort applaudi, quand il est parti, au IVe acte.

Mais il a semblé au critique allemand n'être plus dans les jours en fleur de sa vie: "in des Lebens Blütetagen".

LE BAISER DE MAI.

A propos du voyage qu'Edouard VII fait en Ecosse, remarquons qu'il possède, comme Roi, un plaisir privilégié, celui d'embrasser toute mariée qu'il rencontre à pied. Ce privilège, il ne le possède que pendant le mois de mai. Nous ne voulons pas insinuer que ce fait a une influence quelconque sur le choix du temps qui a été fait pour cette visite; nous sommes persuadés que le Roi ne voudra pas profiter de ce droit royal, mais il se pourrait qu'une audacieuse jeune mariée réclamât son droit—ou le gage que le Roi devrait payer s'il refusait—une somme d'argent assez rondelette.

Suivant une vieille chronique, il ne ferait alors que suivre l'exemple de Jacques IV, qui, une fois, préféra payer l'amende. Mais, pour lui, il serait plus politique de s'exécuter docilement; toutes les Ecossaïses le porteraient dans leurs cœurs.

Une grande découverte.

Sous ce titre, le "Petit Parisien" publie une interview du docteur Martin, collaborateur du docteur Roux à l'Institut Pasteur, qui a trouvé le moyen de transformer en pastilles le sérum antidiphthérique liquide.

Voici un extrait des déclarations du savant: Je crois que mes bons—puisque c'est ainsi que vous les appelez—auront pour résultat de diminuer la fréquence de la diphtérie. Vous allez voir pourquoi.

Voici un enfant qui a la diphtérie. On lui a fait une injection de sérum, et il est en train de guérir. Il est même complètement guéri, si bien qu'il se promène maintenant dans l'appartement, court, joue et vaque à ses occupations. Fort bien. Seulement, si vous examinez bactériologiquement la gorge de cet enfant guéri, vous y trouvez neuf fois sur dix des bacilles diphtériques vivants et parfaitement virulents. Et savez-vous pendant combien de temps le diphtérique guéri peut garder ces bacilles dans la gorge? Pendant des semaines et parfois pendant des mois! Vous voyez d'ici ce qui arrive quand on se défait, qui est guéri, je vous le répète, reprend sa vie ordinaire et retourne à l'école: il contaminé ses camarades et leur donne la diphtérie. Très souvent, c'est la l'origine des épidémies de diphtérie qui se déclarent dans les écoles ou dans d'une maison ou l'autre. Or, comme je vous l'ai dit, les pastilles au sérum tuent les bacilles qui se trouvent dans la gorge. Dès lors, le danger de contagion par la diphtérie guéri—anquel on a donné ces pastilles—s'évanouit.

Autre chose. Vous savez que lorsque la diphtérie se déclare dans une famille, la meilleure et peut être la seule façon de mettre les autres enfants—et aussi les grandes personnes—à l'abri de la contamination, c'est de leur faire une injection préventive, dite prophylactique, de sérum. Eh bien! Il me semble qu'il envoie les pastilles au sérum rendront inutile l'injection qu'on n'accepte généralement pas facilement.

Les Chemins de Fer du Transvaal.

La commission de l'association allemande des actionnaires de la Compagnie du chemin de fer néerlandais sud-africain a tenu récemment une réunion pour examiner une communication du gouvernement anglais au ministère allemand des affaires étrangères. La Grande-Bretagne n'est pas prête à modifier les conditions déjà publiées et l'offre ne sera maintenue que jusqu'au 11 juin. La commission a décidé de convoquer au mois de juin une assemblée générale des actionnaires, afin de décider si l'offre doit être acceptée.

On se rappelle que le gouvernement anglais avait offert de verser une somme de 3,375 francs pour chaque action possédée par un particulier avant la guerre et de payer les intérêts à 4 0/0 sur la valeur nominale des actions, soit 2,083 francs à partir du 1er septembre 1900, jusqu'à cessation définitive des actions. Le 11 janvier l'Assemblée générale des actionnaires allemands avait repoussé cette offre.

Il faut remarquer que les propositions anglaises sont, en effet, insuffisantes. Elles prétendent

Sociétés de la Paix.

La délégation permanente des Sociétés françaises de la paix avait organisé ces jours derniers à Paris, à l'Ecole des hautes études sociales, un punch en l'honneur de l'anniversaire de l'ouverture de la Conférence de la Haye.

MM. Berthelot, Milneust chimiste, sénateur, d'Estournelles de Constant et Ch. Beauquier, députés, Fr. Passy, de l'Institut Ch. Richet, de l'Académie de médecine, ont prononcé des toasts fort applaudis.

Une adresse de félicitations au groupe parlementaire de l'arbitrage international a été votée à l'unanimité.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

"La Mascotte" ne vieillit pas, elle ne vieillira jamais; elle a l'éternelle jeunesse. Elle est d'ailleurs merveilleusement bien interprétée par miss Kendall, toujours charmante dans son rôle de Bettina.

C'est la dernière fois qu'elle le joue ce soir, ainsi y aura-t-il foule au Parc Athlétique.

Demain, première des "Chimes de Normandie", un autre chef-d'œuvre qui est aussi aimé que la Mascotte et fera salle comble, comme elle.

Les derniers jours de Pompéi

C'est vers le Parc Audubon que se dirige, cette semaine, la foule qui aime les grands spectacles. On y représente d'une admirable façon un des événements les plus émouvants, les plus terribles de l'Antiquité Romaine, une effroyable éruption du Vésuve et la destruction d'une ville célèbre.

Le spectacle commence par les jeux du cirque, comme les entendaient les Romains du temps de l'Empire. La procession des prêtres, des guerriers, des danseuses, les scènes du temple d'Isis ont été fort applaudies du public, ainsi que l'éruption du volcan.

Le tout se termine par un magnifique feu d'artifice, comme nous en avons vu bien rarement à la Nouvelle-Orléans. Nous engageons vivement les familles à aller voir ce superbe spectacle.

WEST END.

Flo Adler est, tout à la fois, une jolie voix, une jolie chanteuse et une jolie comédienne. Aussi depuis dimanche, attire-t-elle la foule au West End.

Nous en dirons autant de Samson et Dalilah, deux gymnastes de premier ordre. Quant à l'orchestre militaire Vezev, ses programmes n'ont jamais été mieux choisis ni plus variés que cette semaine.

Nous y avons remarqué les noms de Rossini, Verdi, Bizet, Tchaïkovski, etc. Hier, le directeur s'est fait entendre et applaudir sur son cornet à piston qu'il manie avec une rare habileté.

ci sur une façon définitive la sensation de richesse qui se dégageait des bâtiments empiés d'une ruine de travail.

—Justement! s'écria Mme Vêret, en voyant entrer Mme Lautenay, j'allais me rendre chez vous! Qu'est-ce que cette histoire? On dit que vous avez rompu avec M. Hardy pour la tannerie! Puis, enfin, l'attitude d'Albert est inconcevable!

—Oh! ce n'est rien! dit Mme Lautenay. Mais Edmée: —Moi, ce qui me révolte, c'est que, sous prétexte de nous imposer des collègues de jeunes filles, on nous envoie des personnes qui portent le désordre dans les familles.

—Mais non! essaya Mme Lautenay. Ce sont des reconstitués! —Des reconstitués! Je vous assure que personne ne m'a rien raconté. Je suis assez grande pour voir toute seule!

—Je voudrais bien savoir, s'écria-t-elle, mais on ne devrait pas tolérer un pareil scandale. Il me semble que les tribunaux... —A ce moment, l'entrée d'une bonne la interrompit, et derrière celle-ci déjà se montrait, la face maigre de Lureau, le clerc de Me Mignot. Il s'excusa; il était venu pour voir le minotier, parler d'une affaire urgente.

—Mon mari est absent! répondit Mme Vêret. Il est parti en recouvrements chez les boulangers de la campagne.

—On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

—Bien! je repasserai dans la soirée.

Il ne se retirait pas tout de suite, cependant; étonné de ce conciliabule, et soupçonnant qu'il s'agissait d'Albert, il s'attardait, aux agacés de quelque confidence.

—En effet, Mme Vêret déjà ne se tenait plus. Elle commença: —Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

Fête de Commémoration.

Hommage rendu aux Confédérés Morts.

CEREMONIES A LA SALLE COMMEMORATIVE ET AUX CIMETIERES.

A LA TOMBE DU PERE TURGIS.

PARADE ET DISCOURS.

Le jour de la naissance de Jefferson Davis a été désigné et célébré, dans le Sud, comme le jour où l'on révéra plus particulièrement le souvenir des morts qui ont soutenu la "Cause Perdue".

Par une loi récente de la dernière législature, mise en vigueur pour la première fois hier, le 3 juin a été fixé pour la commémoration des vétérans défunts. Cette journée a été considérée en partie comme une journée de repos, et les banquets et les buques ont été formés.

Le défilé de la matinée a été précédé par des modifications dans les projets qu'on avait formés: il y eut au moins de visiteurs aux cimetières; mais vers midi, le ciel s'éclaircit et on a pu organiser la parade.

A trois heures donc le général J. B. Levert, étant à la tête de la parade, le juge T. W. C. Ellis étant l'orateur du jour, et nombre de assistants qui ont tenu à assister à la manifestation organisée en l'honneur des défunts de la "Cause Perdue", se sont rendus au Memorial Hall. Les fleurs envoyées ont été reçues et portées aux différents cimetières.

Le défilé a eu lieu dans l'ordre suivant: Le major général J. B. Levert, commandant la division de la Louisiane de l'Union des Vétérans Confédérés, grand marshal; son état-major et les anciens commandants.

Les Gardes Continentaux comme garde d'honneur. L'escorte des commandants locaux de la Garde Nationale de l'Etat de la Louisiane. Voitures représentant les ministres et les membres du district de Louisiane: Capdevielle et le juge Ellis.

Les U. C. V. du camp No 1: Armée de la Virginie du Nord. Les U. C. V. du camp No 2: Armée du Tennessee. Les U. C. V. du camp No 9: Cavaliers des Etats Confédérés. Les U. C. V. du camp No 15: Washington Artillery. Les U. C. V. du camp No 16: Henry St-Paul.

Le camp Beauregard No 120: L'Union des Fils de la Confédération et d'autres associations de jeunes garçons.

La parade a quitté le "Memorial Hall" exactement à trois heures. Se rendant par la rue de Canal à la rue de Basin, où se trouvaient stationnés 3 cars qui ont conduit les Assistants aux Cimetières. On y a visité les tombes de l'Armée de la Virginie du Nord, des Gardes Continentaux, de la Washington Artillery, du Monument de Markham, de l'Armée du Tennessee, du Soldier Home, et le Monument des Confédérés, ou les principales cérémonies ont eu lieu. C'est le juge Ellis qui fit le premier discours; le Rév. Dr. A. Gordon Bakewell a dit la prière finale.

Chaque tombe avait un président désigné. Les détachements suivants ont visité les principales tombes: Monument confédéré: M. Adam Wagatha, président de Camp No 1; M. T. B. McPeak, H. C. Mackie; Camp No 2: R. D. Scriven, T. G. Trépanier; Camp No 9: J. W. Carnahan, Wallace Wood; Camp

No 15: Frank Lombano, H. C. Florence; Camp No 16: P. A. McDonald, J. H. Saucier; Monument de Lee: John H. Collins, président; détachement de la Soldiers' Home: Armée du Nord de la Virginie: L. A. Adam, président; I. L. Lyons, J. B. Sinnott, R. B. Cénas, John T. Block; détachement de l'Armée du Nord de la Virginie.

A la Tombe de l'Armée du Tennessee: John B. Ballard, président; Win. Henry Allen, L. P. Bryant, Charles S. Chidress, Wm C. Ellis, L. P. Hébrard, W. R. P. Huey, L. H. Ledoux, Charles H. Mumford, Mm McVicar, John V. Norton, Lewis R. Simmons, W. S. E. Levey, Thomas O. Thurlston, Joseph Vign, Wm Wood.

Fils des Vétérans Confédérés: M. B. Bergeron Jr, Paul Fortier, Alfred E. Livantais, Schlemberg, McGehee, Wm H. McLellan, G. K. Renaud, Walton Robertson.

A la tombe du P. Turgis: Emilien Landumier, président; Paul Blanc, John J. Bender, Joseph W. Cook, James Brandin, Eugene Touillon, H. C. Bernard, Pierre Joucan, M. J. O'Hara, Oscar Robin, Jehu Wolf.

Fils des Vétérans Confédérés: Uric Chalazon, Paul de Verges, John E. Elizardi, Octave Legier Jr, J. Wm Hincks, Ernest Millebrager Jr, E. C. Nurse, Henry J. Prados.

Au Monument Confédéré des Dames: Richard D. Scriven, T. J. Trépanier.

Au Monument de Robert Lee: Hughes Deason, Jacob King.

La tombe du major Léon Quevrouse a, elle aussi, eu sa part de fleurs et de prières. Ceux qui ont visité le cimetière de la rue St-Louis ont pu constater que le souvenir du district de Louisiane est encore vivace dans la mémoire de ses concitoyens.

AUTOUR D'UNE TOMBE.

Le temps a été maussade, inclement, une bonne partie de la journée hier; mais il n'a pas terni l'éclat des cérémonies qui ont eu lieu sur la tombe de notre soldat en qui s'accroissent bien l'amour de Dieu et l'amour de la patrie, le Rév. P. Turgis.

On a vu, ceux qui ont connu le saint homme, sent allés en grand nombre semer des fleurs sur son tertre gazonné; ils y ont monté une faction d'honneur; ils y ont dignement honoré sa mémoire.

Admirable, ce culte des Morts par lequel nous nous élevons à des hauteurs infinies, par lequel nous nous rapprochons de ceux qui nous ont quittés, et que nous revoyons dans une auréole de gloire et de félicité.

Les hommes qui combattirent sur les champs de bataille, l'ayant

à leurs côtés, savent les prouesses qu'il accomplit, ce héros dont la seule arme fut un croix.

Bien même; ils étaient deux ou trois; le ministre de Dieu comprenant et remplissant tous ses devoirs, et le patriote ardent capable de tous les dévouements, de tous les héroïsmes.

Mais ce n'est pas la soif du sang qui fit le Père Turgis s'enrôler sous les drapeaux; c'est le désir de gagner des âmes à sa sainte cause. Assurément il s'est trouvé parmi ceux qui assistaient à la cérémonie d'hier, d'anciens compagnons d'armes du père qui ont pu, par la pensée, le revoir dans les mêlées où il déploya tant de courage, tant de stoïcisme, alors que, penché sur les mourants, il leur faisait entendre des paroles de foi, de consolation, leur montrant un pan du ciel, leur donnant des visions paradisiaques.

A une heure et demi de l'après-midi, ont commencé les cérémonies, par une prière du Rév. P. Joseph Subleau. Le très distingué curé de l'Eglise St-Augustin a lu d'un livre que lui a laissé le père Turgis en mourant, plusieurs pages qui traitent de dernier sur les champs de bataille, chaque mot, ses sur un croix que trace d'arbre, un peu à l'écart du mouvement du camp.



Rev. Père Turgis

Le père Subleau a retracé à longs traits l'utile et brillante carrière de celui qui fut appelé à de si hautes destinées; de celui qui a la notion du devoir fut souveraine. Vingt-cinq minutes s'est exprimé l'éloquent panegyrique.

Mesdames et Messieurs: C'est du fond du cœur que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en m'honorant à cette occasion par la tombe du Père Turgis.

Depuis longtemps, je l'avoue, j'ambitionnais ce bonheur, car personne parmi vous, mesdames et messieurs, n'a eu meilleure partie que moi à l'amitié si bonne, vraie et si noble, mais je me suis vu, non plus à été autant que moi intimement lié à l'histoire de cette tombe que chaque année vous venez faire un religieux devoir de venir arroser de fleurs, témoignage de votre respect et de votre affection pour celui dont elle couvre les restes glorieux.

C'était en 1865, j'étais déjà vicar à St-Augustin, lorsque restèrent dans les foyers les nobles traits de la grande guerre de sécession. Parmi eux était le Père Turgis, au moment de la 30me compagnie de la Louisiane, et peu de temps après il était nommé Chapelain de la Chapelle obituaria.

Ami de mon curé il voulait bien me donner son amitié malgré la grande différence d'âge qui l'avait entre nous deux. Il ne tarda pas à me fournir des preuves, car en 1867, mon curé étant en France, a lievre jaune se déclara avec violence surtout dans les âmes et les caractères. Le P. Turgis se mit aussitôt à ma disposition pour aller voir les malades. Mais lui-même ne tarda pas à tomber malade. Un cancer probablement contracté au milieu des fatigues et des privations de la guerre s'était déclaré à l'estomac et devait quelques mois après avoir raison de son courage et de sa robuste constitution. Chaque jour, matin et soir, pendant cette période malade, il me faisait un devoir d'aller voir le P. Turgis. Et c'est dans ces entretiens que j'apprenis les hauts faits de vaillance et de bravoure des soldats louisianais. Avec quel orgueil le P. Turgis me parlait de sa brigade! Jamais père ne fut plus fier de ses enfants.

Ce fut aussi dans un de ces entretiens, et un des derniers, que j'assistai à quelques soldats de la 30me Cie, que le P. Turgis nous déclara qu'il voulait être enterré comme les pauvres dans la terre et dans le cimetière des pauvres.

C'est le Père Turgis, aussi humble

—Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

—Bien! je repasserai dans la soirée.

Il ne se retirait pas tout de suite, cependant; étonné de ce conciliabule, et soupçonnant qu'il s'agissait d'Albert, il s'attardait, aux agacés de quelque confidence.

—En effet, Mme Vêret déjà ne se tenait plus. Elle commença: —Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

—Bien! je repasserai dans la soirée.

Il ne se retirait pas tout de suite, cependant; étonné de ce conciliabule, et soupçonnant qu'il s'agissait d'Albert, il s'attardait, aux agacés de quelque confidence.

—En effet, Mme Vêret déjà ne se tenait plus. Elle commença: —Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

—Bien! je repasserai dans la soirée.

Il ne se retirait pas tout de suite, cependant; étonné de ce conciliabule, et soupçonnant qu'il s'agissait d'Albert, il s'attardait, aux agacés de quelque confidence.

—En effet, Mme Vêret déjà ne se tenait plus. Elle commença: —Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

—Bien! je repasserai dans la soirée.

Il ne se retirait pas tout de suite, cependant; étonné de ce conciliabule, et soupçonnant qu'il s'agissait d'Albert, il s'attardait, aux agacés de quelque confidence.

—En effet, Mme Vêret déjà ne se tenait plus. Elle commença: —Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour? —Oh! ça, vous savez, monsieur Lureau, il faut casser un peu, accepter un verre par-ci, un verre par-là! Sans compter que le cheval en a lourd à trainer. C'est presque toujours des gros sons!

—Bien! je repasserai dans la soirée.

Il ne se retirait pas tout de suite, cependant; étonné de ce conciliabule, et soupçonnant qu'il s'agissait d'Albert, il s'attardait, aux agacés de quelque confidence.

—En effet, Mme Vêret déjà ne se tenait plus. Elle commença: —Voyons, monsieur Lureau, vous qui êtes un homme de bon conseil... —Tout à votre service, madame, se hâta de répondre le clerc en prenant une chaise. Il y eut une hésitation. Mme Vêret et Mme Lautenay se regardèrent.

Mais Lureau, déjà, souriant de son sourire énigmatique, —Parlez, madame! Il s'agit, n'est-ce pas, de Mlle Verneuil? —Ah! vous savez? —Comme tout le monde! Je sais qu'Albert risque de faire quelque sottise!

—Eh bien! justement, nous voudrions empêcher... —C'est très facile! dit Lureau. Et comme tous les regards, fixés sur lui, l'interrogeaient, il jeta laconiquement: —On me l'a dit, en effet, madame, mais ne pourrais-je savoir l'heure de son retour